

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
PREMIÈRE PARTIE	11
LE CLAIR MATIN	11
DEUXIÈME PARTIE.....	63
MILIEU DU JOUR	63
TROISIÈME PARTIE	147
CRÉPUSCULE	147
QUATRIÈME PARTIE	181
<i>LES OMBRES DU SOIR</i>	181

AVANT-PROPOS



« Elle est petite, elle aime les petites choses... elle a fait de grandes choses. Elle est une Grande Dame... cette femme est ma mère.

Colette Perron Beaulieu est née le 31 décembre 1927, dans le village de Nédélec.

Vingt-huit ans plus tard, elle me donnait la vie et par son exemple m'apprend cette vie, le vouloir de vivre et l'énergie de vivre. Elle est de celles qui se sont rarement laissées intimider par les préjugés et les mythes entourant le rôle de la femme dans la société d'antan et d'aujourd'hui.

Cette dame a été enseignante, infirmière, secrétaire de direction; elle est mère, éducatrice, musicienne... et je me souviens qu'elle était compétente.

Femme et mère à mon tour, je peux mieux comprendre combien elle a dû travailler fort pour que soit respectée son identité personnelle malgré ses nombreuses obligations en tant que professionnelle bien sûr mais aussi en tant qu'épouse de Lucien et mère de ses six enfants.

À 60 ans, elle se permet enfin de laisser monter en elle tout ce qu'il y a d'artiste, de créativité. Elle se remplit de sa musique, laisse libre cours à ses pensées qu'elle transpose en mots et qu'elle partage avec nous lorsqu'elle s'est sentie inspirée et que tout est à sa satisfaction. »

« Ce message d'amour à ma mère, je le lui dédiais dans le cadre d'un Collectif Témiscamien intitulé Vie et histoire des femmes au Témiscamingue. C'est dans ce collectif, en 1988, qu'elle nous livrait quelques textes qui devaient faire partie de son roman Matines et Laudes.

Ce roman, elle voulait tant l'écrire, le partager avec nous et le publier, possiblement pour nous dire - je la cite- « un peu de ses sentiments jusqu'ici gardés un peu secrets ». Elle y a consacré beaucoup d'heures.

À la fin de sa vie, elle avait en main un manuscrit qu'elle a renommé « Cheveux au vent dans l'aube » et qu'elle savait ne plus pouvoir terminer. C'est ainsi qu'elle nous demandait, à Yves-Patrick et moi, ses enfants, d'achever son œuvre lorsqu'elle ne serait plus de ce monde.

Colette nous a quitté le 19 mars 2014, à l'âge de 87 ans.

Maman a beaucoup plus que moi le don des mots. Si j'ai hérité d'elle une petite fraction de l'artiste qu'elle était, c'est Yves-Patrick, le deuxième enfant de la maisonnée, qui a reçu le don de l'écriture en héritage. Ce don, il nous l'a partagé dans les poèmes, les romans, les nouvelles et les essais qu'il a écrits et publiés au fil des ans.

C'est à lui qu'a incombé la mission d'assembler manuscrits, notes et carnets de notre mère et c'est grâce à son talent et à son travail acharné que vous est présentée cette version dans laquelle est décrite une partie de la vie de notre mère Colette Perron Beaulieu.

Yves Patrick a étendu sa recherche pour nous faire connaître, à la fin de ce roman, le lieu de naissance et l'endroit où notre mère a vécu, cette terre témiscamienne qu'elle nous a toujours racontée avec amour et passion.

À la lecture des textes de ce livre vous vous rendrez sûrement compte de ses qualités de conteuse et d'écrivaine. Vous comprendrez pourquoi nous avons souhaité lui rendre cet hommage et partager avec vous « un peu de ses sentiments jusqu'ici gardés un peu secrets. »

Christine Beaulieu Germain,

Ville-Marie, Témiscamingue. Québec.

PREMIÈRE PARTIE

LE CLAIR MATIN

Je ne vais pas étaler tout ce qui a été dit et écrit dans certains documents officiels tels les extraits de procès-verbaux des assemblées tenues au Conseil de la fabrique en ce début de siècle, les documents contenus dans les archives de comté de Saint-Louis-de-Nédélec. Qu'il me soit cependant permis, à travers ces lignes que parcourt le souffle d'un humour salubre, de partager les heures rayonnantes d'une enfance et d'une adolescence heureuses, provenant de certains événements et d'influences qui contribuèrent largement à faire de moi ce que je suis et bien d'autres de mon âge qui les vécurent en même temps que moi.

Celle de mes grands-parents est une époque révolue qui a cédé la place à d'autres styles de vie qui peuvent, certes, susciter des êtres tout aussi remarquables, mais le moule a changé et le produit est différent, ce que j'ai pu constater dans ma génération et la suivante.

Monsieur le curé et les Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge étaient, avec quelques paroissiens quelques peu cultivés, nos piliers, conseillers, meneurs émérites qui suscitaient en nous les meilleurs sentiments d'admiration, de respect et même de vénération. La culture générale que nous avons reçue de ces éminents personnages, pourrait certes rivaliser avec celle de n'importe quel citadin des petites villes environnantes. Ce qui suit ne sera qu'un pâle reflet de tous les éléments de culture qui nous furent transmis par ces éducateurs aux multiples talents qui se donnèrent corps et âme pour nous inculquer, avec un doigté et une grâce inégalés tous les rudiments de base nécessaires à une grande discipline de corps et d'esprit avec un art consommé sous toutes ses formes. C'était contagieux chez-nous; et lorsque plusieurs d'entre nous devaient quitter l'école primaire pour les *grandes études* au pensionnat, que ce soit une école normale, un institut familial ou une académie, nous étions prêts à faire face à quiconque aurait osé nous regarder de haut parce que provenant d'un village soi-disant reculé.

Quoi qu'on en pense à présent, l'éducation religieuse ou profane que nous y avons reçue, était peut-être un tant soit peu exagérée selon certaines gens, mais les bases étaient assez solidement établies pour nous permettre d'affronter la vie sans faiblir, comme adolescents et comme adultes. Plusieurs de nos parents auraient payé cher pour se rasseoir sur les bancs de l'école. C'est pourquoi ils ont fait d'immenses sacrifices afin de nous laisser recevoir un tel héritage. Il s'agit d'une époque en noir et blanc : la seule rue du village, l'école, le magasin général, le bureau de poste, le presbytère, la soutane de monsieur le

curé, le costume des sœurs et des écolières... mon tablier blanc, couvrant ma robe de couvent noir et blanc, nos costumes du dimanche, les visages des gens, tout cela faisait mon univers. On était bien loin des piscines en forme de cœur. Mais comme nous étions heureux!

* *

J'ai devant les yeux une page blanche et la photographie de mariage de mes chers parents. Ils sont là derrière une vitre bombée dans un cadre ovale travaillé à la main. Oui, un couple charmant que trop tard hélas, j'ai appris à apprécier et adorer comme ça s'peut pas! Mon père a failli tout bouleverser en épousant une ontarienne que tout un chacun appelait "l'anglaise" parce qu'elle mêlait quelques mots d'anglais dans ses conversations.

Papa l'avait connue par un beau jour d'été pendant qu'elle séjournait chez sa tante Caroline, la voisine. Ce fut un coup de foudre réciproque. J'ai su que papa avait été subjugué par sa voix de rossignol, son aspect physique peu banal, son visage rayonnant de bonté, donc de beauté.

Leur mariage avait eu lieu par un beau jour de juin 1923.

Je m'imagine un matin radieux où ils se retrouvèrent devant l'autel dans l'église d'Earlton où demeuraient mes grands-parents maternels. Elle, Fleur-Ange (quel joli nom!), avec cette robe en crêpe Georgette gris perle qu'elle m'a souvent décrite; avec cette coiffure Marcelle retenue par un délicat filet, portant sur son bras gauche un bouquet de roses et de muguets, son regard profond fixant l'avenir, on dirait.

Lui, Alphonse, dans ce costume sobre d'un gris acier. C'était un beau jeune homme au regard gris-bleu, arborant un sourire au coin des lèvres. Leur photographie est de profil. Je m'aperçois vraiment, comme on me le fait toujours remarquer en disant : « La mère en peinture ! » que je ressemble physiquement à maman avec quelques traits de son caractère et j'en suis flattée.



Les nouveaux mariés continuèrent pour quelques mois encore à habiter chez mes grands-parents. Plus tard, lorsque grand-père eut fini de construire sa nouvelle demeure en plein milieu du village, la jolie maison carrée au toit de tôle en pente devint celle de mes parents. C'est là que je suis née, dans le lit de mes parents.

On m'a souvent raconté cet événement unique pour moi et ma chère maman. C'était une froide et claire nuit de décembre, la vieille de l'an neuf 1928. Le ciel était largement percé d'étoiles. Était-ce pour fêter l'arrivée de ce quatrième bébé qui venait d'une certaine manière bousculer l'esprit des Fêtes d'ordinaire bien organisées, planifiées, montées comme une horloge grand-père, toujours au rendez-vous. Toujours est-il que cela prenait du courage et pour maman et pour le docteur Beauséjour, ce personnage légendaire arrivé juste à temps en carriole, chaudement habillé d'un manteau de castor, chaussé de bottes indiennes, avec même la ceinture fléchée comme dans les gravures